

poirs de mère, ses persistants, poignants espoirs.

— Allez France! Allez France!

Ah! si Failliot, le miraculeux Failliot de la victoire contre l'Ecosse...

— Allez Failliot! Allez France!

Eperdu, Justin fait sa partie dans ce concert tragique. Il s'époumonne. Sa voix sort de sa gueule, mais il ne l'entend pas.

Et c'est toujours au sortir des *mêlées* ces courses claires, cette renaissance volée de flèches. Trois, quatre, cinq maillots rouges dévalent de front. Le ballon saute de l'un à l'autre comme une navette. Les mains l'attrapent et le relancent. Un nouvel *essai* et (avec Bancroft n'était-ce pas fatal!), un nouveau *but*, est marqué en voltige par les Gallois.

GALLES : 15.

FRANCE :

Enfin ces coups de sifflet prolongés qui ont marqué la fin de la première *mi-temps* retentissent. Galles bat France par quinze à zéro.

Mélangés, les bleus et les rouges quittent lentement le *ground*. Tandis que les clameurs fument et se répercutent, une partie de la foule, des adolescents, des jeunes hommes, des soldats, escalade et brise les barrières, se rue sur les joueurs. Aimantée,



(Dessin de S. Fotinsky.)

délirante, elle converge sur ces héros. Elle les presse, elle les tâte. Elle gardera les traits de ces hommes légendaires, elle touchera de ses mains leurs maillots boueux.

Justin considère longuement la scène. Il s'en emplit les yeux. Il aurait tant voulu sauter par-dessus la balustrade et courir aux équipes! Mais une crainte bizarre et qui le mécontente : toujours cette timidité maudite, réfréna son élan. Après un dernier regard au vélodrome qui se vide, Justin, sous la pluie qui redouble, ouvre pour la première fois son parapluie et se dirige vers la sortie.

Le crépuscule tombe déjà sur un paysage misérable. Un froid et une tristesse mortels envahissent notre garçon. Fourbu, aphone, il regagne les rues, l'appartement familial, la classe de philosophie et jamais il ne s'est senti si désespérément seul.

A la porte d'Auteuil, les confetti du mardi-gras traînent dans la boue. Ces murs, ces boutiques, ces passants...

Ce matin, il faisait si bon vivre!

JEAN BERNIER.

(A suivre) (2).

(2) Dans le prochain numéro nous publierons un troisième extrait de *Tête de Mêlée* : « Le chant du L.U.C. »

UN PROJET DE RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

M. Léon Bérard est parti trop tôt à son gré. Il se proposait de joindre à sa réforme de l'enseignement secondaire, déjà entrée en application, une réforme de l'enseignement primaire. Pour éviter qu'on lui renouvelât le reproche d'agir sans enquête, il y préluait par un questionnaire (1), auquel ont déjà répondu les membres du Conseil Supérieur de l'Instruction publique. Le même questionnaire a été adressé depuis aux instituteurs et aux « usagers », c'est-à-dire aux « associations et syndicats patronaux et ouvriers ».

M. Léon Bérard n'est plus là, mais on peut croire que son œuvre, sur ce point, du moins, se continuera sans lui. Nul, à ma connaissance, n'a jusqu'ici arrêté le mouvement.

Le questionnaire, à première vue, est à la fois tendancieux et incompréhensible. Tendancieux, c'est la moindre habileté d'un questionnaire, qui doit, sous prétexte de proposer une enquête, faire approuver un système préconçu. Incompréhensible, c'est une habileté de plus, car on espère interpréter à sa guise les réponses confuses de gens qui n'ont rien compris aux questions.

Pour qui le regarde de plus près, le questionnaire est contradictoire. Qu'on juxtapose, en effet, la seconde et la cinquième questions :

« 2° — Comment peut-on définir le caractère propre de l'enseignement primaire à tous ses degrés (élémentaire, supérieur, normal), comparé à l'enseignement secondaire et à l'enseignement supérieur ? La fonction même du premier n'implique-t-elle pas qu'il se distingue nettement des deux autres, dont il y aurait, par suite, quelque danger à vouloir lui faire poursuivre les méthodes et les fins ? »

Ainsi, cloison étanche entre le primaire, enseignement gratuit des pauvres, le secondaire et le supérieur, enseignement payant des riches.

« 5° — Etant donné que le savoir et la culture d'un maître doivent être très supérieurs à la somme des connaissances qu'il est chargé de dispenser à ses élèves, n'y aurait-il pas lieu de rechercher et de préciser les moyens pratiques d'assurer la collaboration régulière de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur à la formation des maîtres primaires ? »

« Ne conviendrait-il pas, en outre, d'encourager le mérite professionnel primaire en donnant aux maîtres de cet ordre le moyen de passer de leurs professions, où ils sont présentement enfermés, aux autres carrières universitaires ? »

Donc, fusion de l'enseignement primaire à l'un des degrés avec le secondaire et le supérieur.

Quand on y réfléchit, la contradiction se lève. Car la réforme, qui est une mesure de défense bourgeoise, se résume en deux points : conserver pour la classe

ouvrière et paysanne un enseignement spécial, inférieur à l'enseignement bourgeois ; mais confier cet enseignement à des prolétaires embourgeoisés.

Aujourd'hui, l'enseignement primaire est un enseignement de classe : le petit prolétaire naît et grandit « primaire », parce que seul l'enseignement primaire est gratuit. Ce principe, qui dresse un mur entre le prolétaire et le bourgeois, paraît bon à notre bourgeoisie : et c'est pourquoi le ministre demande qu'on le conserve (2° question). Il suggère seulement qu'on abaisse le niveau des études dans les écoles primaires (1° question) et les écoles primaires supérieures (4° question), et qu'on donne un enseignement différent dans les villes et dans les campagnes (3° question), de façon à maintenir chaque prolétaire à sa tâche, à diviser pour mieux régner, à éviter aux paysans la contagion de l'esprit ouvrier. Conserver donc, tout en le perfectionnant, le régime actuel.

Mais ce régime, du point de vue bourgeois, a deux défauts : d'une part, les meilleurs des prolétaires, restant mêlés à leurs frères de classe, en deviennent les chefs ; d'autre part, les instituteurs, prolétaires formés par une culture prolétarienne, prennent de plus en plus une conscience de classe et, fonctionnaires de l'Etat bourgeois, préparent la révolution qui détruira l'Etat bourgeois.

Au premier rang de ces dangers, la réforme de l'enseignement secondaire cherche à remédier : pas d'école unique pour les bourgeois et les prolétaires, pas d'examen pour les petits bourgeois à l'entrée du secondaire, mais un plus grand nombre de bourses pour les meilleurs des enfants du peuple. On écrémera la classe ouvrière de son élite, que « l'esprit secondaire » se chargera d'embourgeoiser.

Reste le danger d'instituteurs prolétariens, d'esprit révolutionnaire : à le réduire vise l'article 5 du questionnaire ministériel. On supprimera les écoles normales, foyers d'anarchie, on versera les élèves-maîtres dans les lycées et dans les facultés, on les y noiera dans un milieu bourgeois. On pourra ensuite les renvoyer sans danger à la laïque, ils seront bons à apprendre aux enfants à lire, écrire, compter et respecter l'ordre établi. On se réserve, du reste, le droit d'embourgeoiser davantage encore les meilleurs d'entre eux en les « élevant » à des postes de professeurs de collèges, de lycées ou de facultés.

Voilà le plan. Faire distribuer aux prolétaires une culture inférieure, qui les maintienne dans leur classe, par des instituteurs traîtres à cette classe et ralliés à l'ordre bourgeois.

RENÉ MAUBLANC.

(1) Pour une discussion approfondie de ce texte, voir la réponse qu'y ont faite les « Compagnons de l'Université nouvelle », dans la *Solidarité* (n° du 20 mars 1924).